

Y A-T-IL UNE PSYCHOSE FÉMININE ?

Martine LERUDE

(53) **Marcel Czermak** a choisi ce titre pour moi et j'ai accepté de le reprendre à mon compte parce que cette question *Y a-t-il une psychose féminine ?* situe de manière radicale mon intérêt pour la psychose. C'est pour moi, assurément, par le détour de la folie des femmes que peut se reprendre, se reformuler la question de **Freud** : *Qu'est-ce qu'une femme ? Que veut une femme ?*

Supposer qu'il existe une psychose féminine, en faire l'hypothèse, peut sembler en contradiction avec les théories aussi bien psychiatriques qu'analytiques concernant les psychoses et tout à fait antinomique avec les théories proposées par **Lacan**, théories qu'il fonde sur les concepts de *Verwerfung* (forclusion) et de nom du père¹. Ces concepts bien sûr ne sont aucunement concernés par la différence sexuelle.

Pourtant, c'est encore en s'appuyant sur des remarques cliniques ordinaires et en nous référant au Séminaire *Encore* que nous

¹Le premier terme, LACAN l'a isolé du texte de FREUD «die Verneimung» et le second il l'a élaboré en suivant le texte de SCHREBER et il ne l'a jamais abandonné. Il est resté, vous le savez, au coeur de ses élaborations les plus tardives.

allons tenter de (54) situer notre propos. Nous ne reprendrons pas ici les hypothèses de **Lacan** sur le premier temps fondateur de la psychose.

En effet, cette question s'appuie sur des constatations cliniques bien connues de nous tous. Il y a, à l'hôpital, beaucoup moins de femmes que d'hommes, et vous le savez, à l'exception des grandes dissociations schizophréniques, malgré la psychose, les femmes peuvent souvent s'inscrire dans l'ordre du monde, y faire fonction du moins. La psychose ne les exclut pas aussi radicalement que les hommes du lien conjugal souvent étonnamment durable, du travail, de la vie sexuelle avec un ou des partenaires. L'engagement dans des actes symboliques tels que le mariage ou la procréation reste possible. Et il y aurait beaucoup à dire sur les conditions qui permettent le lien avec un partenaire sexuel ou la maternité.

Ce rappel me semble important parce que la psychose des femmes semble se caractériser par ces possibilités d'aménagement de fonctionnement aussi bien dans le tissu social et dans le lien conjugal que dans la maternité et par une dynamique particulière du travail thérapeutique, alors que la psychose côté homme réalise le plus souvent une exclusion radicale difficile à aménager. Il y a du côté des femmes des possibilités de réorganisation, c'est-à-dire d'accomplir une fonction féminine sur le mode du *comme-si* qui ne cessent pas de m'étonner, en particulier sur des prises en charge de longue durée. Ces remarques justifient ma question initiale.

Il y a entre la psychose et la femme un rapport essentiel que **Lacan** a appelé *féminisation pousse à la femme*. Ce *pousse à la femme* dans la psychose est une formulation à la fois intrigante et imagée qui situe en même lieu les mystères de la femme et ceux de la folie.

Rappelons que c'est avec le Séminaire sur *Les Psychoses* et le texte de 1958 des *Écrits* « Question préliminaire à tout

traitement possible de la psychose », que **Lacan** isole - en suivant pas à pas le texte de **Schreber** et le commentaire de **Freud** - *la féminisation*, qu'il définit comme un trait structural de la psychose. Là où les psychiatres classiques parlaient (55) d'homosexualité psychotique, là où **Freud** invoquait les défenses contre l'homosexualité - à propos de **Schreber** - **Lacan** isole lui *la féminisation* ².

Mais cette féminisation est à distinguer radicalement de la féminité et nous allons essayer de nous expliquer sur ce point.

Lorsqu'il s'agit de femmes psychotiques comment comprendre alors la féminisation ? Ce qui est une autre manière de formuler notre question initiale. Il ne s'agit pas pour nous d'explorer une modalité de la psychose, une catégorie clinique qui nous paraîtrait plus spécifiques des femmes ; l'érotomanie serait d'ailleurs prête à nous servir - ou le délire de filiation comme le faisait remarquer **Czermak** - mais plutôt de nous interroger sur ce processus de *féminisation*, ce *pousse à la femme*, appliqué aux femmes elles-mêmes et de ses rapports avec la féminité.

Si comme le prétend la rumeur insistante au cours des siècles, les femmes sont toutes par nature un peu folles, un peu égarées, comment la psychose viendrait-elle s'inscrire et comment viendrait-elle démontrer les modalités d'aliénation subjective particulières à la position féminine ? Quelles sont-elles ces modalités ? Quel forçage serait alors à l'oeuvre dans la psychose ?

Nous allons d'abord tenter de préciser quelle est cette position féminine, quelles sont les modalités d'aliénation subjective qui en découlent et peut-être aussi la zone de liberté propre à cette position féminine, puis nous tenterons de préciser ce processus et ses rapports avec la féminité en nous référant à

²Il fonde son argument sur cette phrase pivot du texte de SCHREBER « *qu'il serait beau d'être une femme en train de subir l'accouplement* » et LACAN insiste sur le fait que le procès de féminisation est engagé pour SCHREBER bien longtemps avant que n'apparaissent les premiers signes manifestes de la psychose, c'est-à-dire de délire.

des modes de déclenchement de la psychose et à cette formule de **Lacan** « *une femme ne peut rencontrer un homme que dans la psychose* ».

La position féminine commune

(56) Je vais devoir aller vite pour rappeler comment **Lacan** spécifie la position féminine dans le Séminaire *Encore* et je vous y renvoie. La conférence de **Freud** sur la féminité sert de référence à ses élaborations.

La féminité, si l'on suit la théorie de **Freud** - et l'on sait l'épuisant débat **Freud/Jones** concernant la féminité précoce -, n'est pas donnée d'entrée de jeu ; elle s'élabore en deux temps et s'organise autour du pivot de la phase phallique. Jusqu'à ce stade, garçons et filles ont affaire à une même libido, libido unique d'essence masculine et leur développement est identique, ce que **Lacan** reprend en fondant la répartition sexuée des *Parlêtres* autour de ce signifiant privilégié qu'est le phallus.

Ainsi pour **Freud** la féminité se constitue dans un deuxième temps, quand la fille - comme le garçon - à la phase phallique doit refouler son désir pour la mère. Elle doit non seulement abandonner son désir pour la mère mais changer d'objet et s'adresser au père. A ce déplacement d'objet s'associe un déplacement d'organe. Ces deux opérations engagent un déplacement subjectif et inaugurent une subjectivité plus spécifiquement féminine. Ainsi la fille passe bien comme le garçon par la castration mais ce n'est pas tout. Un autre temps subjectif est nécessaire pour qu'elle s'identifie à sa mère et qu'elle accède à la féminité. Ce qui fait dire à **Lacan** qu'elle n'est *pas toute* dans la castration, qu'elle n'est *pas toute* dans l'ordre phallique. Ce déplacement implique que la fille vienne se tenir dans un champ nouveau, le champ de l'Autre.

Elle se trouve en quelque sorte en exil au lieu de l'Autre. Remarquons que c'est la père qui constitue la féminité de la fille dans la mesure où il formule l'interdit de la mère comme objet de désir mais ce renoncement à la mère n'entraîne pas pour autant une reconnaissance de sa phallicité. Aucune garantie ne lui est accordée en échange ; elle doit renoncer à son objet et renoncer aussi en partie à son activité phallique (ni trop, ni trop peu nous dit **Freud**).

(57) La fille se trouve en quelque sorte amenée à renoncer ou à refouler ce premier fantasme - qu'elle a mis en place comme le garçon - et pour fonder sa féminité elle devra soumettre la détermination de son fantasme à celui de son partenaire masculin. Celui-ci viendra en quelque sorte découper sur son corps - à elle - l'objet corps de son désir - à lui. Objet dont elle est la porteuse à son insu, dont elle a le recel sans le savoir pour autant, objet qui fait son prix. Cet objet sera déterminé selon un découpage intime par le fantasme de son partenaire. Et c'est bien parce qu'elle peut rendre opérant le fantasme de son partenaire - ce point est important car il rend compte de notre clinique quotidienne, de certains déclenchements de la psychose pour les femmes - « *qu'une femme ne peut rencontrer un homme que dans la psychose* ».

Ainsi le père qui constitue la féminité de la fille et c'est un homme ou des hommes qui, plus tard, la détermineront à nouveau ; ce qui a fait dire à **Piera Aulagné** que la féminité c'est l'affaire des hommes, c'est-à-dire de leur fantasme.

Pour **Lacan**, la vision subjective féminine qu'il écrit ~~La~~ se caractérise par une double vectorisation, une flèche vers le signifiant phallique qui fait limite entre le champ de l'un et le champ de l'Autre, une autre flèche vers $S(A)$ avec à proximité, à portée de la main en quelque sorte l'objet a.

Puisque sa castration n'est pas reconnue, puisqu'elle est incomplète, la femme ne peut se ranger exclusivement dans

l'ordre phallique. Elle est aspirée vers la jouissance Autre impossible à dire, vers le réel. Cette jouissance impossible à dire, **Lacan** l'écrit $S(A)$ signifiant qui manque dans l'Autre pour le constituer comme totalité. L'Autre se trouve en quelque sorte limité, bridé par le signifiant phallique.

Du côté du signifiant phallique, la femme n'a d'autre recours que la mascarade, le semblant de la représentation phallique. Il s'agit de faire le phallus (et c'est là qu'elle peut être aimée d'un homme en tant qu'idéal phallique) ; elle peut aussi prétendre être le phallus (du père). La femme est tiraillée entre l'Autre et le phallus. Cette flèche vers $S(A)$ est aussi la voie de la création, de la sublimation où il s'agit de créer le phallus qu'elle n'a pas ; (58) sublimation dans l'amour, les oeuvres d'art mais aussi les écrits les plus simples tels que les journaux intimes.

Nous avons vu l'objet situé à proximité, prêt à venir colmater le manque de l'Autre. Cet objet qu'elle porte, son corps en a la garde et son image $i(a)$ en constitue l'habillage. Si elle devait s'identifier corps et âme, les risques de désarrimage et de dépression seraient très grands.

Ainsi les femmes se trouvent de manière structurale, du fait de la spécificité de leur oedipe, de cette castration incomplète parce que non validée, non reconnue par le père, dans une position d'équilibre tout à fait particulière qui n'est pas sans analogie avec les tabourets à trois pieds qui sont prêts à choir d'un côté ou de l'Autre ³.

Ainsi de n'être *pas toute* dans la castration, *pas toute* dans la jouissance phallique, à des conséquences identificatoires et des risques de désarrimage qui peuvent équivoquer avec la folie et être provoqués par certaines circonstances de l'existence (par

³Métaphore de J. LACAN, in *Le Séminaire, livre III (1955-56), Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 228.

exemple, une mauvaise rencontre avec un partenaire sexuel : il y a des femmes que des hommes ont rendues folles).

Par ailleurs, de n'être *pas toute* dans la castration permet aux femmes une certaine liberté de navigation, mais au prix d'une *incertitude fondamentale*. La femme est par essence, du fait de son rapport direct à la jouissance Autre, au bord du trou - là où manque le signifiant qui ferait du grand Autre une totalité -, en état de *folie potentielle*.

Ce terme *d'incertitude* me paraît particulièrement intéressant pour spécifier la position féminine. En effet ce que le tableau de **Lacan** met au premier plan - et c'est une lecture tout à fait partisane et personnelle que je vous propose là - c'est le glissement possible :

- (59) Entre les deux modalités de la jouissance, Autre et jouissance phallique ;
- Entre la vérité impossible à dire toute et la représentation phallique, le semblant ;
- Entre le sublime et la revendication.

Et c'est dans cet entre-deux, dans ce tiraillement incessant que certaines ont pu tenter de repérer une parole spécifiquement féminine.

Je lis plutôt dans l'articulation de ces deux flèches le lieu même de *l'incertitude* et de l'indétermination qui fonde la subjectivité féminine en même temps qu'un espace possible de *liberté* entre ces deux aliénations radicales que constituent l'Autre et le phallus.

La femme se trouve au champ de l'Autre dans un champ non borné, dans une zone d'*incertitude* qui se manifeste dans notre clinique quotidienne :

- Incertitude quant à sa place par rapport à l'Autre ;

- Incertitude quant à l'objet de son fantasme ;
- Incertitude quant à l'objet qu'elle porte sur son corps, cause de désir d'un partenaire ;
- Incertitude quant à la validité de sa parole puisqu'elle navigue entre l'inspiration - dans ce lien direct à l'Autre - et le semblant ;
- Incertitude quant à sa propre image.

Cette *incertitude* me semble tout à fait spécifique de la position féminine puisque l'objet de la femme et son fantasme devront secondairement être déterminés par son partenaire - et qu'en changeant de partenaire elle peut aussi bien sûr changer d'objet et de fantasme - c'est pourquoi l'infidélité féminine a toujours eu un caractère scandaleux

Si cette *incertitude* se paie de risques de décompensation psychotique (psychose hystérique ou para-psychose) elle offre aussi une certaine liberté d'identification interdite aux hommes, c'est là la position commune des femmes.

(60) Cette *incertitude* explique que leur place soit toujours menacée, toujours susceptible d'être prise par une autre et l'on peut comprendre dès lors la revendication phallique aussi bien que la promotion de l'amour du côté de S(A/) dans la rencontre érotomaniaque.

Cette condition commune des femmes frappées par l'incertitude quant à l'objet, tiraillée entre la jouissance Autre et l'impératif d'avoir à représenter le phallus, c'est-à-dire de trouver du sens à cette jouissance qui précisément est hors sens, cette condition commune peut donner le change avec la folie, pour peu que la vectorisation phallique soit interrompue parce que délaissée, refusée ou qu'elle n'ait jamais été opérante du fait de la psychose. L'hystérique, elle, combat cette incertitude inconfortable en privilégiant la voie vers la représentation phallique en produisant du sens, en faisant l'homme.

La féminisation

Si la féminisation psychotique est somme toute illustrée grâce à **Schreber** et grâce aux transsexuels qui réalisent la vraie femme, qu'en est-il de cette féminisation quand il s'agit de femmes psychotiques ?

Aborderions-nous les rivages d'une féminité enfin réalisée, plus vraie ? En prise sur le réel (et ce réel serait-il le réel pulsionnel ?). En d'autres termes, aurions-nous là une féminité plus crue ? A l'état brut dans son essence même ?

Lacan avait inventé ce néologisme affreux de *femellité* ; on peut en effet penser trouver chez les femmes psychotiques une féminité qui ne serait plus ni à la solde du fantasme des hommes, ni contrainte à la mascarade, c'est-à-dire au semblant d'avoir sans cesse à ériger imaginativement le manque - en se transformant, par exemple, en bel objet phallique avec tout le *cliquant de la féminité*, selon la formule de **Georges Bataille**.

Cette féminisation de la femme psychotique nous proposerait-elle une féminité supposée plus vraie ? Parce qu'elle ne serait plus dès lors déterminée (61) par les coordonnées de l'hystérie, par ses contraintes, ni assujettie à l'ordre du signifiant qui ne serait plus bridé, limité par la fonction phallique. Ne serait-ce pas ce rapport fondamental avec l'Autre, la jouissance de l'Autre qui met les femmes d'entrée de jeu dans un état de folie potentielle ? Quand subsiste seule la vectorisation vers l'Autre, quand la référence au signifiant phallique est absente ou brisée ?

Je vais vous proposer quelques exemples cliniques en les centrant sur le moment du déclenchement de la psychose. Pour l'une Sophie, il s'agit d'une mauvaise rencontre avec le «sexuel

réel». Pour l'autre, Marie-Hélène, c'est la perte de sa place i(a) dans le regard de son mari qui déclenche le délire.

Dans ces deux cas, il s'agit d'une élaboration faite dans l'après coup, des années après le moment initial, au cours du travail thérapeutique.

Pour Sophie, c'est la sexualité partagée en groupe, l'échangisme, la «partouze» qui déclenche le délire. Si elle accepte de faire l'amour avec des hommes qui ne lui plaisent pas - pourtant, remarque-t-elle, dans la rue elle rencontre des hommes qui pourraient lui plaire - c'est par amour de son partenaire, parce qu'il le lui demande, que cela lui plaît à lui. Un jour, elle décide que cela lui plaira à elle aussi. Elle choisit un homme au cours d'une soirée et elle y va de son propre gré ; lui intervient alors - parce que les femmes ne lui plaisent pas ? - et il interrompt la soirée. A partir de ce moment-là, le délire d'influence s'installe : elle est dirigée par une voix grave masculine qui évoque celle de son partenaire. Elle a recours à l'alcool pour supporter l'angoisse des partenaires anonymes, non choisis, recrutés par petites annonces. Il s'ensuit une longue dérive pour cette jeune femme commandée, regardée, hallucinée. Elle se livrait, sous alcool, à des voyages dangereux, à des séries de mauvaises rencontres.

Quelle parole fut alors à l'oeuvre ?

Dans le cas de Sophie, ce fut un réel sexuel hors sens sur lequel aucun mot ne pouvait être mis tel que *cet homme me plaît* ou *j'ai envie* ; l'impératif qui la gouvernait était pour lui, et elle se perdait dans une (62)jouissance hors sens - comme toute jouissance - mais dénoncée comme telle par le montage sexuel même.

Pour Marie-Hélène, c'est la rupture avec son mari qui constitue l'élément déclencheur : mariée très jeune, mère a vingt ans, venue à Paris avec son mari qui devient régisseur de théâtre,

celui-ci la quitte pour une comédienne, *féminine jusqu'au bout des ongles* ; c'est autour de cette phrase meurtrière que va se construire son délire. Elle pense alors, et c'est toute sa reconstruction après coup, qu'elle doit s'en sortir et pour cela elle décide de faire ce qu'elle a toujours rêvé de faire : de la danse. Elle commence à s'entraîner «à fond», elle participe à une représentation publique dont un texte de **Artaud** sert de thème. Sur scène, devant un public anonyme, elle a la certitude fulgurante que ceux qui sont dans la salle, qui la voient, pourront la reconnaître dans la rue. A partir de ce moment-là, elle déambule dans les rues avec le sentiment que tous s'adressent à elle, que «ça lui parle». Son frère l'emmène consulter un généraliste et c'est aussitôt sur lui que se constitue un délire érotomaniaque.

Les phrases qu'elle entend, phrases réellement prononcées par ceux qu'elle croise dans la rue, dénoncent son sexe, ses intentions sexuelles de manière allusive ou crue. D'avoir fait la danseuse, elle n'est plus qu'un sexe, rien d'autre. Il n'est pas question pour elle d'être une femme, une mère ou une danseuse mais d'être du sexe, la putain, la salope. Pendant les premières années de traitement, elle ne pouvait rien dire de son histoire, de ses parents, de son fils. Tout le travail thérapeutique avec elle a consisté en une reconstruction, en une mise en ordre, en la constitution d'une histoire, la sienne ; de l'énumération des petites phrases persécutrices et des commentaires faits par les voix, elle est passée à une véritable élaboration dans ce qui fut à l'oeuvre dans le surgissement de son délire : cette phrase qui résonnait comme un impératif, *féminine jusqu'au bout des ongles*. Elle avait pensé, décidé, dit-elle, qu'elle devait aller *jusqu'au bout*, jusqu'à la folie, à cette limite où sa féminité n'était plus que du sexe, du sexuel dénoncé par tous, vu par tous. Jamais elle n'avait revendiqué d'être la mère, l'épouse ou d'être la fille de ses parents mais, pour guérir, seul le médecin qu'elle aimait aurait pu, pensait-elle, en l'adoptant, lui donner une place à l'image de sa femme à lui, c'était son pari.

(63) Quand la vectorisation phallique manque ou lorsqu'elle n'est plus opérante, quand il n'y a plus de sens pour ordonner le réel, pour gagner sur le réel, ce qu'une femme va réaliser est aussi de l'ordre de l'excès, elle se sent poussée, contrainte à aller *jusqu'au bout*.

Ce *jusqu'au bout* peut prendre plusieurs modalités :

1. Ainsi elle peut être poussée à accomplir des choses honteuses, obscènes, à faire la pute. Ainsi pour aller jusqu'au bout de ce que les phrases lui disaient, notre patiente avait eu des expériences tout à fait honteuses qui n'avaient rien à voir avec elle. Les voix lui commandaient de n'être que «ça», la poussaient jusqu'au bout à faire la «toute folle» comme elle l'affirmait.

2. Elle peut être poussée aussi à s'identifier à l'objet cause du désir de son partenaire ou de partenaires. L'objet n'est plus en état de recel mais à ciel ouvert, donné à voir à tous. Pour elle, il n'y a pas de semblant d'objet, elle est happée vers le vide, le rien, ce qui cliniquement se traduit par des dépressions très graves. Elle se retrouve, pur objet, ayant perdu l'habillage moïque dans un désarrimage radical.

3. Ce jusqu'au bout peut s'inscrire hors sexe, hors regard et contraindre le sujet à n'être plus qu'une créature hors filiation, sans domicile, ni repos. Une de nos patientes vient accompagner les «pleureuses», des voix de femmes. Aucune identification ne semble possible, elle aligne les images de femmes, les voix de femmes, elle est incapable de se loger dans une fonction, son sexe, dit-elle, est resté «lettre morte», c'est-à-dire qu'il n'ordonne rien.

La féminisation dans la psychose des femmes viendrait faire surgir :

- Le rien, la vacuité ;
- La créature hors sexe, anonyme, qui s'identifie à toutes les femmes de passage et à aucune ;
- Ou la toute femme que rien ne vient barrer.

(64)Le *pousse à la femme* dans la psychose pousse au vide, à la créature, à la femme qui n'existe pas.

Le désarrimage de la vectorisation phallique nous permet de comprendre qu'à certains moments ponctuels, une femme peut être folle, se perdre en tant que sujet, quand elle n'est plus qu'identifiée à l'objet cause du désir de son partenaire et qu'elle est, dès lors, le lieu d'une jouissance impossible à dire et qu'elle se trouve déssubjectivée, livrée à l'angoisse. Ce qui a pu faire dire à **Lacan** qu'une femme ne peut rencontrer un homme que dans la psychose.

De la même manière, on peut éclairer ce que les psychiatres classiques appellent la psychose hystérique⁴. En effet, le refus hystérique d'obéir à l'ordre phallique, c'est-à-dire à la mascarade de la féminité ou, à l'opposé en opérant un forçage de cette mascarade, du semblant, ce refus, ce barrage de la vectorisation phallique a pour conséquences de projeter le sujet hors sens et de réaliser une psychose.

On conçoit aussi que si un sujet accomplit une activité sublimatoire sans chercher la reconnaissance de celle-ci, et qu'il s'y absorbe, hors du jeu social - celui de la compétition phallique - c'est-à-dire en privilégiant exclusivement la voie vers S(A/), il puisse passer dès lors pour fou - mais il ne suffit pas d'être fou pour être créateur.

Quand **Lacan** affirme qu'une femme ne peut rencontrer un homme que dans la psychose, comment comprendre cela ?

⁴Et que MELMAN appelle *parapsychose*.

Je proposerai de l'entendre ainsi : pour qu'une femme puisse rencontrer un homme, il faut qu'elle passe par les arcanes du fantasme de son partenaire. C'est-à-dire qu'elle consente au dépouillement imaginaire, qu'elle abandonne la dimension surmoïque qui constitue sa brillance phallique pour n'être plus, dans un temps de suspension, que l'objet cause du désir de son partenaire. C'est la condition d'accès à sa propre jouissance ; l'amour viendra pour rétablir du sens, pour légitimer une telle position identificatoire.

(65) Pour rencontrer un homme, pour rendre son fantasme opérant et lui permettre d'accéder à sa propre jouissance, elle n'est plus qu'une quelconque porteuse de l'objet cause du désir de son partenaire, objet qui vient occuper la place prévue, désignée dans le fantasme de son partenaire.

C'est bien au moment où elle n'est plus qu'identifiée à cet objet qu'elle n'est plus que ça - un sein, une bouche par exemple - qu'il y a pour elle renoncement à la valeur phallique de son corps comme totalité, comme un. La jouissance qui surgit peut mettre le sujet dans un état d'angoisse et de désarrimage radical.

Il y a donc une situation expérimentale de désubjectivation, de désarrimage que les femmes rencontrent dans leur vie amoureuse, dans un moment de précipitation qui appelle des significations, du sens pour rétablir leur valeur phallique - *Dis-moi que tu m'aimes* pourra alors demander une femme.

Justement, les femmes psychotiques ne sont pas engluées dans l'amour.

Je répondrai de manière personnelle qu'il y a chez les femmes psychotiques - ce qui les différencie radicalement des hystériques - une manière de n'être ni dans la demande, ni dans la rivalité, une manière d'accepter, sans renoncement -

puisqu'elles n'incarnent pas pour elles-mêmes l'idéal phallique - de se faire «toute» l'objet cause du désir du partenaire, d'engager peut-être le partenaire vers la jouissance Autre, au-delà de la jouissance phallique... De n'être plus engagées dans la rivalité parce que manquent justement les identifications masculines donnent à leur discours une tonalité étrange, égarées (cf. les héroïnes de **Duras**) qui peut être interprétée par un homme comme une féminité plus vraie. Il y a peut être une manière de s'offrir à la saisie par son partenaire (en s'équivalent à l'objet) tout en échappant de manière infinie à cette saisie. Comme si elles offraient la possibilité d'une jouissance Autre sans la nécessité d'y donner du sens, sans avoir à payer le prix de la castration.

Et puis, il y a aussi pour une femme psychotique la nécessité du regard du partenaire, de sa présence comme garantie identificatoire, faute de quoi, c'est le dérapage. Les maris de femme psychotique le savent bien et (66)étonnamment se prêtent à cette mise en place : le regard du mari tient la femme à sa place d'épouse, comme le regard de l'enfant peut la tenir à sa place de mère. Mais, si ce regard vient à manquer, peut survenir un écroulement dramatique. Ainsi, lorsque Sophie sort seule, elle provoque une cascade de mauvaises rencontres, d'aventures invraisemblables, jusqu'au retour à la maison dans des circonstances dramatiques : violence, chutes, alcoolisation, etc.

Le regard du partenaire comme celui de l'enfant fixe des limites, il métaphorise la castration en tant qu'objet perdu, évanescent. Il assure à cette femme son statut, sa fonction d'épouse, de mère.

Si la femme névrosée n'est pas toute dans la castration, la femme psychotique est rejetée au champ de l'Autre, hors castration, dans un non-sens absolu, non-sens parce que le phallus ne constitue plus ni la borne du champ de l'Autre, ni la référence. De ce lieu-là, la psychotique n'a plus à faire qu'à

l'objet et à l'Autre que rien ne barre plus désormais. Il y a bien ce que **Lacan** a appelé « *pousse à la femme* », femme que rien ne barre, la femme toute, la «toute folle» comme se nommait notre patiente.

D'avoir largué ainsi l'amarre phallique semble toujours moins scandaleux pour la femme psychotique que pour son partenaire masculin. Elle reste dans une zone où un certain type de reconnaissance, d'identification semble néanmoins encore possible pour elle. Dans cette zone que nous pouvons appeler «zone de féminité», faire «comme si», l'accomplissement d'une fonction peut être considéré comme une expression de la féminité ; c'est dire que la femme psychotique, parce qu'elle est femme, peut se revêtir des oripeaux identificatoires de la féminité et donner le change plus facilement que les hommes psychotiques.

Pour les femmes psychotiques, la féminisation constitue un rapport direct au réel sexuel, sans que les identifications féminines - celles qu'ordonnent l'oedipe - n'aient été opérantes ; il n'y a pas de représentations de la femme ou de la féminité ou de la mère, au contraire tout ce qui constitue ces représentations semble tombé. C'est du «pur» sexuel, dépouillé de l'apparat, du clinquant de la féminité, pur sexuel qui ne va pas sans un (67)certain égarement une position indéchiffrable lointaine qui laisse supposer une jouissance infinie, insaisissable. C'est là que se constitue la femme, la vraie, toute dans la jouissance Autre, ce qui n'est pas sans intéresser des partenaires masculins.

C'est probablement ce sentiment d'insaisissable, qui fascine et qui est interprété comme une féminité plus vraie qui, pour le coup, n'implique pas de revendication.

Toutes ces remarques ne sont pas sans conséquences sur la prise en charge thérapeutique des femmes psychotiques.

Comment restaurer la vectorisation phallique ? Comment introduire du sens ? Y a-t-il une prothèse de vectorisation phallique possible qui pourrait guider nos thérapies ?

Penser les choses ainsi, c'est évidemment souhaiter pour le psychotique, l'aliénation à laquelle il échappe justement, c'est-à-dire l'aliénation à l'ordre du signifiant, ordonné par le nom du père.

Il ne s'agit sûrement pas d'un simple rappel à l'ordre, d'un simple rappel à la réalité ni du radotage bêtifiant du discours courant, il s'agit d'essayer de nous servir de la dimension imaginaire autrement que dans l'alternative spéculaire infernale et meurtrière «ou lui ou moi».

Peut-être pouvons-nous nous servir de la dimension imaginaire pour tenter de restituer du semblable, du semblable pas pareil, portant la marque de l'altérité. Cette altérité pourrait peut-être être constituée par une féminité - bridée - référée au phallus. Mais l'on sait bien que pour appartenir à une même communauté de semblables, il faut que ceux-ci reconnaissent un ordre qui fasse référence pour tous.

On peut supposer, par exemple qu'une intersubjectivité qui se jouerait de femme à femme, de femme thérapeute à femme malade, pourrait permettre de situer cette féminité - qui relève des identifications - par rapport à la féminisation qui relève d'une relation privilégiée à l'Autre et de la forclusion (68) du nom du père, c'est-à-dire d'un rapport direct - non médiatisé par le fantasme - au Réel. Un tel montage intersubjectif devrait permettre des chemins identificatoires - des identifications féminines -, même s'ils sont «comme si», de l'ordre de la fonction.

Bien entendu, dans une telle gageure, le regard a une place centrale puisque, dans son évanescence même, il métaphorise la castration, il inscrit le désir de l'Autre.

Pour compenser la psychose, nous ne proposons guère à la patiente que de se faire $i(a)$, l'analyste lui permettant en quelque sorte une prothèse en plus grâce à l'instauration d'un cadre, d'une fenêtre. Mais le risque d'une telle aliénation dans l'Autre est la mise à nu de l'objet et que le patient se retrouve au rebut ou charogne, sujet annulé, quand il n'est plus l'image de l'autre.

Permettre au patient de fonctionner comme $i(a)$ est une voie palliative non sans effet, surtout chez les femmes psychotiques. Cette dimension imaginaire est déjà à l'oeuvre, précisément dans les relations conjugales fondées sur l'exil : le mari est un semblable étranger au pays et à la langue qu'il parle, mais c'est un semblable pas pareil, portant la marque de l'altérité, un nom Autre que sa femme porte. Cette altérité tient au fait que, même rejeté au champ de l'Autre, il tient néanmoins une position virile, qu'il reste référé au phallus même si sa position est dépréciée, s'il n'est qu'un travailleur immigré (la référence au père est lointaine, mais elle est là). L'exil constitue une référence aussi bien pour l'un - exil réel - que pour l'autre - exil symbolique. Il y a là une référence commune - même si ce n'est pas la même catégorie - qui peut permettre la reconnaissance réciproque qui peut initier une communauté de semblables réduite à deux, au couple. Cette reconnaissance, si elle est opérante, permet à la femme de se constituer comme $i(a)$, image du mari, et de faire fonction, comme il convient, d'épouse, dans la nécessité du regard du conjoint. Cette fonction imaginaire peut s'intriquer à une tentative de vectorisation phallique grâce aux équivalents phalliques que sont l'enfant ou le travail, par exemple.

Conclusion

(69)Le processus psychotique est assurément le même pour les

hommes et pour les femmes. Ainsi que **Freud** l'a noté (dans *Pulsions et Destin de pulsions*) et que **Lacan** l'a repris à sa suite :

*« Il n'y a rien dans le psychisme par quoi le sujet puisse se situer comme être mâle ou femelle. Le sujet n'en situe que des équivalents, telle l'opposition activité/passivité, qui sont tout à fait impropres à le représenter dans son fonds. »*⁵

Et **Lacan** précise : *« Les voies de ce qu'il faut faire comme homme ou comme femme sont entièrement abandonnées au scénario qui se place au champ de l'Autre, c'est-à-dire l'oedipe. »*⁶

Ainsi pour savoir ce que l'on doit faire comme homme ou comme femme, il faut que l'oedipe ait constitué cette opération symbolique qui permet la mise en place du fantasme - seule voie d'abord du réel - qui fonde le scénario, qui ordonne les places selon lesquelles le sujet organisera sa vie durant son rapport au monde.

Ce n'est donc pas seulement l'anatomie qui viendrait générer des modalités particulières de la psychose mais plutôt, je dirais la congruence entre féminité et féminisation qui permettrait à une femme psychotique «d'errer» dans la zone de féminité, là où les femmes se retrouvent de façon structurale.

Ce qui fait irruption dans la psychose n'est rien d'autre, dit **Charles Melman**, que *« l'émergence d'une sorte de présence universelle de la signification »*. Et le problème de la féminisation dans la psychose est situable dans la relation du signifiant au réel et non comme identification à une image féminine.

(70) On peut néanmoins penser que l'identification à une image féminine pourrait intervenir de surcroît, telle un collage,

⁵J. LACAN, *Le Séminaire, livre XI* (1964), *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973. Repris dans les *Écrits*, «Position de l'inconscient», Paris, Seuil, 1966, p. 849.

⁶*Ibid.*, p. 848.

permettant à la femme psychotique de faire fonction, de se situer comme i(a) avec une véritable prothèse imaginaire.

Nous l'avons vu, la position féminine commune grâce à son incertitude fondatrice et aux possibilités de «liberté» qu'offre la double vectorisation, permet des aménagements beaucoup plus large aux femmes ; et les femmes psychotiques peuvent être parfois regardées par les autres, par les hommes, peuvent être interprétées comme les représentantes d'une féminité plus vraie parce que dépouillée de la brillance phallique et de la revendication.

Dans le hors sens de la psychose, on peut trouver chez les femmes ce ratio qui consiste à aller *jusqu'au bout*, à répondre à l'appel sans fin de l'Autre qui jamais ne déterminera ni ne ménagera une place.

Ce *jusqu'au bout* laisse derrière bien loin les valeurs phalliques du mariage, de l'enfant, du travail, du socius.

La femme psychotique se trouve dès lors en exil du monde, ravie en quelque sorte, mais conduite par ce *jusqu'au bout* qui peut devenir une nouvelle raison.